

Sa majesté des mioches

Porté par son casting féminin et androgyne, «les Garçons sauvages» est une splendide épopée visuelle. Un fantasme de cinéma habité de métamorphoses et affranchi de toute contrainte.

Par
MARCOS UZAL

Imaginez un adolescent à la fois fort cultivé et très tourmenté par ses hormones. S'assoupissant dans un jardin tropical, il s'engouffrerait dans un rêve débordant d'images et de désirs où, à ses fantasmes pubères, s'entremêlerait tout ce qu'il a vu et lu. Sur le pont d'un bateau et des plages de sable noir s'accoupleraient *Deux Ans de vacances* et *Querelle de Brest*, s'enfileraient quelques William (Burroughs, Shakespeare, Golding) et le centre du songe serait une île où tout serait sexuel et voué à la métamorphose. Imaginez ce rêve et vous n'aurez qu'une petite idée de ce à quoi ressemble les *Garçons sauvages*. Pour en préciser la forme et la texture, il faudrait aller chercher du côté des films de Kenneth Anger, James Bidgood, Raúl Ruiz, F.J. Ossang ou Guy Maddin, mais aussi de tout un cinéma japonais des années 60-70, érotique et délirant – les films de Shuji Terayama (*Jetons les livres, sortons dans la rue*), Toshio Matsumoto (*les Funérailles des roses*) ou l'hallucinant *Horror of Malformed Men* de Teruo Ishii.

Démessure. Certes, aligner les références pour présenter un film n'est souvent pas le meilleur service à lui rendre, mais dans ce cas précis c'est toucher à la nature profonde du travail de Bertrand Mandico (*lire ci-contre*), que l'on pourrait pompeusement qualifier de collage postmoderne. Un film dont le référent n'est plus la réalité mais la façon dont le cinéma, la bande dessinée, la littérature l'ont réinventée. Un film se nourrissant goulûment d'histoires, d'images et de sons préexistants, pour les mâcher, les digérer et inventer des récits, des visions, tout un univers à partir de leur mixture. Ça ne garantit en rien de faire une belle œuvre, c'est là même une démarche très risquée, susceptible de sombrer facilement dans la vacuité. On connaît bien des exemples récents où une comparable posture maniériste et antiréaliste ne fonctionne pas

avec pareil bonheur, par manque de distance avec ses références ou excès d'application.

A travers mille surimpressions, trucages primitifs, effets de filtre ou de fumée, Mandico fait preuve d'une anachronique et réjouissante croyance dans les pouvoirs fantasmagoriques du cinéma. Mais il a compris que c'est également en se comportant en sale gosse plutôt qu'en bon élève qu'il rendrait le meilleur hommage aux œuvres plus ou moins folles qu'il vénère. Il assume tout ce que son geste contient de démesure, d'indécence, de mauvais goût, et même de potacherie. Ce film luxuriant comme une jungle tient aussi par son humour constant, qui n'est surtout pas le rire hautain de la parodie, mais la joie de l'artiste conscient de la monstruosité de la création dont il accouche, parce que ce drôle de truc est fait de tout ce qu'il aime. Ce que *les Garçons sauvages* pourrait avoir de poseur ou malin est ainsi contrebalancé par le plaisir enfantin du bricolage et par une certaine grossièreté adolescente – il filme parfois comme on dessine des graffitis obscènes sur les murs du lycée, tout en se prenant pour Cocteau.

Huître. Au fait, qu'est-ce que ça raconte? Des histoires d'entre-deux : entre deux sexes, entre deux âges, entre deux règnes. L'entre-deux des songes, de l'érotisme, de la perversité, de la métamorphose. Les acteurs sont des actrices, la mer est un studio, le studio est une île, l'île est une huître. Les arbres ont comme des bites, le capitaine a des espèces de seins, son chien a une sorte de visage, même les voilures des navires ont des poils. C'est une fausse histoire de pirates, dont le trésor serait le film. Certes, un trésor de contrefaçons et de bijoux en toc, mais qui brillent d'un éclat enivrant et lascif. ♦

LES GARÇONS SAUVAGES
de BERTRAND MANDICO
avec Vimala Pons, Elina Löwensohn,
Mathilde Warnier... 1 h 50.